BELGIQUE—BELGIE
P.P - 4550 NANDRIN 9/2137
N° Agrément P 601172

LE POT'LICOT

N° 131

asbl Les Coquelicots : Service d'Accueil de Jour pour Adultes (SAJA), agréé par l'AViQ sous le N° 163.

Publication trimestrielle : jan.-fév.-mars 2022
Editeur responsable : Olivier Philippart
Rue sur Haies, 35 B-4550 Nandrin.
WWW.LESCOQUELICOTS.BE

Or, ce qui était atroce, c'est que Grenouille , bien qu'il sût que cette odeur était son odeur, ne pouvait la sentir. Complètement noyé dans lui-même, il ne pouvait absolument pas se sentir.

Patrick Süskind, *Le Parfum, 1985.*

See me

Feel me

Touch me

Heal me

The Who , *We are not gonna take it* sur l'album *Tommy*, 1969.

LE POT'LICOT

Au menu du Pot'licot

Editorial : p 3.

A la rencontre de Valérie p 5.

Abécédaire du Petit Peuple : à la rencontre de nos 5 sens p 7.

Dessin de couverture et dessin page 12 réalisés par Jordan.

Dessin page 6 réalisé par Jérôme.

Question de bon sens

« Le sens que j'utilise le plus, c'est boire de l'eau » explique Salvatore. Il y a là comme une dissonance qui prête au rire. J'imagine que Raymond Devos s'en amuserait en exploitant avec sa verve habituelle tout le registre des sens. C'est en effet, lors d'une réflexion sur les sens que Salvatore prend un sens interdit au sens d'inter-dire quelque chose, de dire quelque chose dans un ailleurs, dans une marge du discours. Il ne pense pas à contresens, il n'y a donc pas à téléphoner au centre Perex pour avertir le lecteur d'un danger immanent.

Salvatore nous invite à entrer dans une démarche phénoménologique – en fidèles lecteurs vous êtes maintenant habitués à ce mot barbare qui veut simplement dire démarche descriptive, à ceci près qu'il s'agit de décrire ce qu'on perçoit en mettant entre parenthèses ce qu'on sait de ce qu'on décrit. Salvatore nous rappelle qu'on a tort de parler de nos cinq sens car nous en oublions un, le sens essentiel, le sens des sens, le sens sans lequel les sens sont non-sens.

Le sens des sens est à la fois un sens au sens direction, un sens au sens signifiance et un sens au sens du sentir. Pour le dire en un mot le sens des sens, c'est celui qui permet de se sentir quand on sent, c'est-à-dire de se découvrir au centre de nos sens, à la fois comme une personne qui oriente ses sens, qui donne du sens à ce qu'elle sent et qui éprouve les ressentis que lui donne son corps sensoriel.

Salvatore remballe tous ceux qui pensent que l'être humain est une machine vivante qui gère de l'information. Il nous rappelle après bien d'autres, et non des moindres, pensons à Merleau-Ponty ou à E. Strauss, que la personne humaine est un être en situation ; c'est-à-dire un être aux prises avec la vie. Loin de traiter des informations, la personne se transforme et transforme le monde par ce qu'elle vit.

Avec sagacité Salvatore souligne avec gravité que ce sens des sens n'est pas donné. Il se peut qu'une personne ne puisse s'unifier autour de ce sens des sens. Elle vit alors dans un chaos plein de bruit et de fureur comme le dit Faulkner, dans un monde de pure surface fait de vitesse et d'accélération ajoute Deleuze. Ce monde chaotique a été perçu par Kant qui parle de mêlée des sensations.

Suite p.4 →

C'est quelque chose comme le tohu-bohu dont parle la Bible, comme le Tao avant qu'il ne soit le Tao, préciserait Lao-Tseu. Nous pouvons avoir un aperçu de ce chaos lorsque nous sommes touchés par un évènement traumatique dit E. Falque. Et nous pouvons y sombrer révèle la psychopathologie.

La constitution du sens des sens à une histoire dans la mesure où ce sens se construit au fil de notre vie. Pointons ici deux étapes essentielles et intriquées l'une dans l'autre. La constitution du sens des sens ne peut se faire sans que ne se construise une intériorité, un sentiment de soi. Mais cette constitution d'un sentiment de soi ne peut advenir que par un nouage étrange entre le dedans et le dehors. Winnicott décrit bien ce nouage : c'est dans et par un espace transitionnel que l'intériorité en devenir peut se constituer. Il décrit ces objets transitionnels que sont le sein, le doudou et, de fil en aiguille, la culture. Ces objets sont des pierres d'angle sur lesquelles se constitue le sentiment d'être.

L'eau peut en être un. En buvant se découvrent des sensations intérieures qui permettent d'éprouver un dedans. L'eau qui coule dans la gorge creuse un espace dans lequel quelque chose peut éclore. Mais l'eau peut aussi noyer ce qui pousse. Il faut apprendre à devenir le gardien des portes, savoir quand il faut les ouvrir et quand il faut les fermer. Nous sommes tous concernés par ce travail. Car une fois notre intériorité constituée nous devons en prendre soin et résister aux sirènes de l'extériorité – combien d'entre nous ne sont pas vampirisés par des stimulations extérieures. C'est à nous à dire ce qui et qui peut entrer dans notre intimité. C'est à nous à fixer les limites de temps et d'intensité. C'est à nous à établir des frontières plus ou moins poreuses. C'est alors qu'on entre en liberté. En effet, dès lors que je suis pleinement en moi, souverain, dans ce lieu intérieur où je suis, je n'ai plus besoin de me barricader, ni d'agresser les autres.

Je peux alors sentir la terre sous mes pieds nus comme le dit Françoise. Mais ce n'est jamais gagné. Paul dit que le sens qu'il fait le plus, c'est dormir, un peu comme s'il ne parvenait plus à rester éveillé à lui-même, comme si seul le sommeil lui permettait de recouvrer un sentiment de soi. S'oublier pour être soi, pour rester soi quand tout fout le camp, quand rien ne va plus, n'est-ce pas une tentation que nous connaissons tous ?

Arthur à son tour dit combien c'est difficile de sentir sa propre odeur. Il peut être si difficile d'être soi. La peur de déranger ou le besoin de se dissimuler est une autre tentation que nous connaissons tous. C'est que j'ai besoin de l'autre et de sa bienveillance pour m'apprécier moi-même. C'est moins le manque d'attention qui pose problème que la difficulté de vivre les relations. Françoise l'exprime avec tant de pertinence quand elle rappelle qu'on peut aussi la prendre dans nos bras quand elle n'est pas triste. Elle souligne avec perspicacité la différence entre prendre soin d'une personne et vivre avec une personne. Peu importe qu'on soit handicapé ou pas, il n'est jamais simple de tisser des relations.

La relation avec l'autre passe par les sens On l'entend, on le voit, on le sent et comme le dit Céline quand on l'aime on trouve qu'il sent bon. On le touche aussi. Nos sens sont impliqués dans la relation. Parfois on ne veut plus rien voir, rien entendre et même, ne plus être touché. C'est dire à quel point nous sommes touchés, à quel point nos sens font sens en nous. Nous connaissons tous cette envie de ne plus rien sentir quand nous n'en pouvons plus de sentir ce que nous sentons. Nous entrons alors dans nos nuits noires. Et le noir fait peur disent Gérard et Arthur.

Arthur l'explique parfaitement en se demandant si on peut voir le noir. « C'est la lumière qui nous voit » dit-il, comme si cela voulait dire que puisque dans le noir il n'y a pas de lumière pour nous voir, il se pourrait qu'on ne soit plus et que le monde cesse d'être. Rémy, le confirme avec brio lorsqu'il dit que quand son amoureuse n'est pas là, il ne voit pas.

Suite p.5 →

C'est donc elle qui rend le monde visible. Et c'est son regard à lui qui rend sa beauté jolie. Nous vivons dans l'entrelacs de ces regards. Nous vivons entrelacés dans ces regards.

Ce sont les yeux qui donnent le monde dit Françoise. Nous avons besoin des yeux des autres pour nous sentir exister. Arno le chante « dans les yeux de ma mère, il y a comme de l'amour ». Je me souviens de son odeur, « elle sentait bon » se remémore Paul. Nous n'en avons jamais fini avec cette soif d'être vus car c'est en nous découvrant beaux dans le regard des autres que nous nous sentons aimés.

Mais il n'est pas si simple d'être vu. Si souvent il nous est signifié d'aller nous faire voir ailleurs. Cela nous arrive surtout si nous dérangeons, si on ne peut pas nous sentir parce que nous sommes perdus, errants, handicapés, malades, maladroits, encombrants, ... Gérard en témoigne quand il dit que quand on fait semblant de ne pas le voir, il se sent lamentable.

Et pourtant le regard fait peur. L'œil de Moscou, celui du Grand Inquisiteur, celui du Big Brother, celui de Sauron, nous stresse dit Jéromine. C'est qu'un regard peut être intrusif et jugeant tout autant qu'il peut être avenant et bienveillant.

Olivier K. explique que parfois il détourne les yeux non pour fuir, mais pour laisser vivre. Quelle justesse dans ce propos. Ne pas fixer l'autre de notre regard focal (qui est celui du prédateur). Le laisser vivre et saisir ces objets transitionnels qui lui permettent de construire son intériorité. C'est ainsi que nous travaillons aux Coquelicots. Pas de focus sur les personnes, mais un tissage relationnel dans lequel chaque personne peut prendre ce dont elle a besoin pour cheminer. Nous aidons les personnes à tisser une trame de vie en leur apprenant à ouvrir et à fermer les portes de leur intériorité en posant des limites. Mais ce tissage ne prend que parce que nous laissons tomber çà et là des mots et que nous initions des possibilités d'expérimenter la vie. Ce sont des mots et des possibles en attente d'être saisis. Nous laissons aussi nos mains être saisies. Nous nous laissons saisir car l'enjeu est de rendre le monde disponible en se rendant disponible à lui et aux autres. C'est ce que nous apprenons tous à faire car c'est la meilleure manière de se sentir vivre.

Merci à vous, les écrivains du Pot'licot de l'avoir si bien fait sentir.

Olivier Philippart

Présentation d'une nouvelle tête :

Valérie est une nouvelle venue parmi le Petit Peuple. Elle est un petit bout de femme qui fonce droit devant et qui a un caractère bien trempé. Elle est venue rejoindre Les Coquelicots parce que, comme elle nous l'a dit, « elle a des choses à y vivre ».

Valérie : je m'appelle Valérie K. et je vis à la « cité Van de Wed », en Belgique. Je vis dans une maison avec des escaliers.

Françoise S. : quel âge as-tu ?

Je suis née le 7 août 1980, j'ai 41 ans. Je vis depuis que je suis toute petite. Non, en fait je vis depuis toujours. J'ai un frère, Robert. Et il y a dans ma famille aussi Yann, le fils de Robert et de Laetitia. Je suis tantine. Ma petite sœur existait avant moi. Elle s'appelait Virginie, c'était un tout petit bébé.

Françoise S. : avant les Coquelicots tu étais où ?

J'étais au Tabuchet, un centre pour les gens qui ne savaient pas marcher ou parler. Je suis partie de là pour venir ici, pour un peu changer. Et puis c'est plus près de la maison maintenant. Je ne sais pas depuis quand je suis aux Coquelicots. Ça passe vite

Olivier K. : pourquoi viens-tu aux Coquelicots ?

Pour ne pas rester chez moi. Et puis ici je me suis inscrite en cuisine et j'aime bien. J'aime faire la relaxation aussi. Maintenant je suis dans la tournée du chauffeur Renaud. J'aime bien sa musique, c'est festif, sympa. J'aime être où il y a du monde, sauf quand ça crie. Je me suis faite des amies : Ophélie, Julie, … Elles sont dans ma tournée. J'aimerais bien avoir un amoureux ici. J'aimais bien Olivier N. mais il est parti. Je suis contente de me lever pour venir, c'est pour sentir de nouvelles choses. J'aime bien entendre des histoires, et aussi en raconter. Des vraies et des autres ha ha ha !

Liliane : depuis quand es-tu aveugle ?

Depuis que je suis née. C'est l'oxygène qui a fait ça, trop d'oxygène et je ne vois jamais. Voilà.

Liliane : pourquoi tu mets des lunettes alors ?

Pour ne pas avoir le soleil dans les yeux, sinon je suis gênée. Pour dormir je les enlève, dans le noir ça va.

Olivier K. : ton nom de famille n'est pas courant. Ta famille est originaire d'où ?

Ma « Nenenne » est polonaise, elle s'appelle Barbara. Je suis allée en Pologne en avion, je sais parler le polonais. A la maison on parle polonais et français. On fait des prières dans les 2 langues. On vient de Varsovie, je vais en vacances là-bas chez mon cousin Radek, sa femme Evelina et ma petite cousine Kinga.

Olivier K. : tu as déjà bu de la vodka ?

Valérie : non pas de la vodka, du coca. Ha ha tu me crois ?

Olivier K. : est-ce que tu as des animaux de compagnie ?

Valérie : les mésanges me tiennent compagnie. Je les entends chanter dans le jardin. J'entends aussi dans le jardin maman qui arrose les plantes.

Olivier K. : avec nous tu « regardes » des films et tu aimes bien.

Valérie : je les entends et je comprends l'histoire. J'aime bien les films d'amour.

Gérard : est-ce que tu écoutes de la musique ?

Valérie : oui j'écoute la radio Contact. J'aime bien la chanteuse Mégane. Elle chante « Un sentiment d'amour ». Quand je m'endors j'écoute de la musique et puis ça s'éteint tout seul. Sinon les weekends on va se promener avec ma maman, on va écouter la musique des oiseaux à la Gravière. Mais il y a aussi des enfants qui crient et qui pleurent. Tu vois je n'aime pas entendre ça. Je préfère entendre les oiseaux qui font « pip pip pip ». Un oiseau en polonais ça se dit « ptaki », ha ha tu ne savais pas hein !

Olivier K. : pourquoi tu ne marches pas avec une canne ?

Valérie : parce que j'aime mieux marcher avec quelqu'un. Avec une canne je serais seule.

Olivier K. : quand tu me regardes qu'est-ce que tu vois ?

Valérie : rien du tout, personne. A quoi ressemblent les gens ? Je m'en fous. Ce qui m'attire chez quelqu'un c'est de l'entendre rire. Olivier N. il était souriant. Quand quelqu'un sourit je l'entends dans sa voix.

Abécédaire du Petit Peuple : Les 5 sens

Pour ce Pot'licot nous nous sommes interrogés sur nos sensations. Après 2 années de distance de sécurité obligatoire entre chaque humain, certains d'entre nous ont faim de mains et de bras. Pour d'autres ça va mieux depuis qu'on ne se touche plus. Le sens du toucher a primé jusqu'au XVIII° siècle, il était considéré comme une voie d'accès privilégiée à la réalité. Et maintenant qu'en est-il ? Comment partons-nous à la rencontre du Monde et de ses habitants ?

Olivier K. : Brigitte faisait des massages a beaucoup de personnes ici. Avec son départ il y en aura peut-être moins. Le toucher c'est important pour qui ? Qui aime toucher les autres ? Ou être touché par un autre ?

Gérard : quand on me touche je n'aime pas ça.

Paulette : toi tu ne touches jamais personne ?

Gérard : non. Et je veux que personne ne me touche.

Arthur : toi Olivier je ne t'ai jamais touché. Je te dis bonjour avec la main, mais pas de bisous. Des bisous je n'en donne pas. Quand j'étais petit on m'obligeait à faire des bisous et on m'emmerdait avec ça. Maintenant c'est bon, je n'ai plus envie. Fais ci, fais ça … c'est fini.

Françoise S. : j'aime bien quand Arthur me touche parce que c'est mon amoureux. Mais pas les autres. Ici aux Coquelicots je fais un bisou à Lara le matin. Mais maintenant on ne peut plus avec le covid. Ça me manque quand même. J'aime quand on me prend dans les bras. Maintenant qui le fait encore ? Olivier P. quand je suis triste. Mais on peut aussi le faire quand je ne suis pas triste hein !

Jéromine : On pourrait me prendre souvent dans les bras. Mais je n'aime pas quand on me serre la main. Quand je m'énerve je me gratte les mains avec les ongles, regarde les elles sont tout abîmées. Je suis crispée des mains, j'accroche !

Gérard : François il prend facilement dans les bras.

Rémy : pas moi. Il me dit bonjour avec la main, il me tape sur l'épaule mais c'est tout.

Paul : François il n'est pas assez gentil pour me prendre dans ses bras, je ne veux pas. Et je n 'ai pas envie de donner des bisous. Les autres ne les méritent pas non plus.

Gérard : c'est parce que François est mon référent. Olivier si tu étais mon référent tu pourrais aussi me prendre dans les bras.

Rémy : je n'ai jamais reçu de massage ici, sauf de Brigitte. J'ai un appareil qui me masse dans ma chambre, c'est bien parce que Brigitte ne vient plus aux Coquelicots. Je bois mon verre, je regarde un film et l'appareil me masse le dos en même temps. Franchement c'est la belle vie.

Olivier k. : quels sont les 5 sens avec lesquels nous entrons en relation avec le monde ?

Valérie : nos oreilles.

Françoise S. : les yeux. Les yeux nous donnent le monde.

Rémy : oui c'est la vue quoi.

Arthur : il y a l'odorat aussi, tu vois c'est avec le nez.

Françoise S. : il y a les pieds aussi, j'aime bien de marcher pieds nus, tu sens par terre, en dessous de toi.

Jéromine : il y a le goût aussi. Par exemple le bébé il met tout en bouche.

Olivier K. : qui a les 5 sens qui fonctionnent bien ici ?

Rémy : euh moi je crois que ça va non ?

Gérard : moi je goûte tout, surtout le vin rouge.

Jéromine : moi je suis sourde d'une oreille et je n'entends pas bien ce qu'on me dit. Alors quand on crie ça m'embête.

Céline : oui comme moi, je n'entends pas sans mes appareils.

Valérie : ce qui me manque c'est que ça va trop fort. Le bruit tu vois, je voudrais que ça aille bien moins fort. Mais aussi, il me manque les yeux.

Françoise S. : j'ai eu un œil brulé, alors je n'ai plus qu'un œil qui va.

Rémy : ah je ne savais pas. Pourtant tu es dans la même camionnette que moi. Ce que j'utilise le plus ce sont mes yeux. Je fais confiance à mes yeux, à ce que je vois. Je dois voir.

Salvatore : le sens que j'utilise le plus c'est de boire de l'eau.

Paul : le sens que je fais le plus c'est de dormir. Je suis fatigué si tu savais. Je suis plus endormi qu'éveillé, je suis flagada. Je ne vois pas bien. Mais je fais encore confiance à mes oreilles. J'entends avant de voir.

Rémy : Ophélie je reconnais son parfum. Si je sens son parfum je me dis "c'est elle". Arthur & Régis je reconnais leur odeur parce que c'est des amis. Je les connais depuis longtemps.

Salvatore : je sens l'odeur du shampoing et du savon sur les gens. C'est une odeur que j'aime bien.

Rémy : je mets du parfum scorpion et du déodorant scorpion. Mon odeur à moi c'est le scorpion. Ça sent fort. Je n'en mets pas de trop mais ça sent fort. Je n'aurais pas facile de changer, je me suis habitué au scorpion.

Arthur : ben le scorpion c'est quand même une bête pas gentille …

Gérard : je n'aime pas le parfum, je n'ai pas envie d'avoir d'odeur sur moi.

Céline : dans ma maison ça sent le parfum de ma maman.

Paul : de mère je n'en ai plus. Elle sentait bon ma maman, je me souviens de son odeur, c'était doux. Je la regrette tu sais.

Gérard : Judith je reconnais son odeur, elle sent la cigarette. Quand je suis dans la même pièce qu'elle je le sens.

Jéromine : la cigarette ça sent fort. Je la sens même à travers mon masque. Ça colle fort comme odeur.

Françoise S. : au local yoga ça ne sent pas la cigarette, c'est interdit là-bas. L'encens c'est le parfum du yoga.

Liliane : à la cuisine des fois ça sent bon. J'aime l'odeur de la viande qui grille.

Jéromine : moi c'est l'odeur de la soupe au potiron ! Ça me donne envie d'en manger.

Arthur : non plutôt la soupe chinoise avec de l'ail. J'aime l'odeur de l'ail.

Françoise S. : mon odeur préférée c'est le feu. Tu vois quand on fait un feu dehors.

Rémy : j'aime l'odeur du bois coupé. Avec François on fend du bois. Ça sent bon dans la bûche quand tu viens de la couper.

Françoise S. : je sens bon quand je me lave et je me lave tous les jours. Alors je ne connais pas mon odeur en fait.

Arthur : dès que je sens mauvais je me lave. Du savon et voilà. Quand je cours je sens la biquette, le bouc. Après j'ai fait un effort et je me suis lavé.

Françoise S. : quand je courais au JO je sentais. Toutes les filles avaient la même odeur.

Gérard : je suis obligé de me laver tous les jours. Je ne peux pas m'arrêter. Au kayak c'était une fois par semaine. Ça ce n'était pas la même odeur !

Salvatore : je sens le shampoing, le parfum et le savon. C'est ça l'odeur de mon corps.

Olivier K. : mais quand tu es né tu avais quand même ton odeur ?

Salvatore : non, ma maman mettait du shampoing et du savon dans son ventre pour que je sente bon quand je suis sorti bébé. Et maintenant je me frotte avec un gant de toilette.

Olivier K. : et si tu arrêtes de te laver ?

Salvatore : alors je vais sentir mais ce ne sera pas mon odeur. Mon odeur c'est le savon.

Olivier K. : tu ne veux pas admettre que tu as une odeur à toi ?

Salvatore : non. Ce n'est pas possible.

Olivier K. : et toi Jéromine est-ce que ton corps a une odeur ?

Jéromine : mais enfin Olivier on ne peut pas dire ça !

Céline : Patrick il a son odeur à lui et il sent bon.

Paul : à la Seigneurie on met du produit par terre et ça sent le savon. Même dans ma chambre. Des produits on en met partout là-bas.

Liliane : c'est comme au Bercail, ça sent toujours le savon là-bas.

Paul : aux Coquelicots ça ne sent pas le savon. Ça sent plutôt l'odeur de la cuisine.

Gérard : c'est l'odeur du café ! En fait il y a plusieurs odeurs, ça dépend du moment : le café, le pain, la cuisine, le yoga, les huiles essentielles et parfois le savon.

Jéromine : et là où tout le monde va fumer ça sent fort la cigarette.

Arthur : ici j'aime les arbres. Ils sentent spécial. Mais j'aime aussi les regarder. Il y en a partout autour de nous.

Jéromine : j'aime sentir l'odeur des vaches, dans une ferme par exemple.

Régis : la ferme c'est une odeur spéciale. Elle tient sur tes habits.

Paul : je connais l'odeur du foin. C'est quand j'avais mon père à la ferme. Le foin sent bon. A la seigneurie ça ne sent pas la ferme c'est sûr. Dommage.

Françoise : j'aime l'odeur du chien. Un chien ça sent bon.

Gérard : ça je n'aime pas trop. Et regarder un chien non plus. Le printemps est joli à regarder. L'herbe devient très verte !

Rémy : je regarde souvent mon amoureuse ici. C'est le plus joli à voir. Quand elle n'est pas là je ne vois pas.

Liliane : j'aime regarder les beaux miroirs parce que je me regarde souvent. Ce sont mes yeux qui ressortent et je les vois bien.

Olivier K. : et tu regardes aussi les yeux des autres ?

Liliane : oui. Céline a des beaux yeux, Jéromine aussi, toi aussi hein !

Arthur : j'aime me regarder dans la glace. Je m'inspecte souvent, je me vérifie.

Paul : il y a aussi des jolis tableaux ici. J'aime regarder des beaux dessins, des belles peintures. Ici il y en a partout, dans les corridors, dans les pièces, les bureaux en haut, … Mais ce que je n'aime pas regarder c'est une maison qui croule. Je me dis « c'est quand même triste une maison sans toît ».

Arthur : je déteste regarder les araignées. Quand je les vois j'ai déjà l'impression qu'elles me touchent.

Gérard : de toute façon j'ai peur de tout, alors bon … Sinon Olivier j'aime bien te regarder parce que tu es beau. Il y en a des plus beaux hein : François, Thierry, Christophe, …Ici personne n'est laid, même ton chien. J'en ai peur mais il n'est pas laid, il est juste noir.

Jéromine : je trouve que l'homme à côté de moi, Régis, il est beau.

Salvatore : je n'aime pas voir du tout. Je préfère vivre les yeux fermés.

Olivier K. : ah bon ? Pourquoi ne demandes-tu pas qu'on t'enlève les yeux alors ?

Salvatore : non ils me servent quand même, pour aller aux toilettes par exemple.

Valérie : ben, tu peux vivre sans tes yeux tu sais.

Céline : avec mes yeux je vois la lumière.

Arthur : non Céline, c'est la lumière qui nous voit.

Jéromine : je n'aime pas voir mes yeux, je n'aime pas me regarder. Alors je tourne la tête.

Rémy : j'ai peur du crocodile. Je ne regarde jamais un crocodile en face.

Paulette : moi c'est le sang, la souffrance. J'ai difficile de voir l'autre souffrir.

Arthur : j'ai peur du noir. Mais est-ce qu'on voit le noir ?

Liliane : j'ai vu mon ami Guy à l'époque, il a été renversé par un bus devant moi. Je le vois encore maintenant. Il avait voulu traverser de 10 mètres, le bus a voulu freiner mais il est passé sur lui. J'ai encore peur des bus maintenant.

Jean : j'ai vu mourir Marc, l'ami de mon papa, il était malade. Il est mort devant nous, sur son fauteuil. C'est pas facile à regarder.

Olivier K. : parfois on est obligé de voir quelque chose dont on ne voudrait pas être spectateur. Ca arrive également aux Coquelicots. Par exemple quelqu'un qui va aux toilettes devant nous, quelqu'un qui se déshabille, quelqu'un qui est malade, qui est extrêmement sale ou choquant.

Jéromine : une fois j'ai vu Gérard enlever son pantalon au milieu du couloir. J'ai vu ses fesses. On ne montre pas ça aux yeux des gens !

Pierre : oui, en tant que stagiaire j'ai vu des scènes peu habituelles, parfois de la nudité incongrue.

Arthur : Oscar met souvent la main dans son pantalon. Je n'aime pas le voir mais je fais semblant de rien.

Olivier K. : oui il met la main dans son slip et puis il te serre la main. Ça ne fait pas envie …

Rémy : une fois en rue quelqu'un me regardait tout le temps. Je l'ai senti, c'était énervant.

Gérard : je sais agresser les gens avec les yeux. Je les regarde droit dans les yeux. Et j'aime bien.

Jéromine : dans la camionnette parfois tu fais ça. Gérard me regarde tout le temps dans les yeux et il m'agresse avec des gestes, un doigt d'honneur et tout ça.

Olivier K. : ah bon ?

Gérard : oui enfin … Des fois dans la camionnette il y a des disputes, tout le monde s'énerve. Je suis désolé.

Arthur : les regards ne sont pas tous les mêmes, moi je trouve que j'ai un regard joyeux. Jérôme quand il s'énerve j'ai peur de son regard. Je suis touché dans la tête.

Valérie : ce n'est pas les regards qui me dérangent. Ah oui tu t'en doutes ha ha ha !
Par contre les cris …

Françoise S. : quand quelqu'un me regarde tout le temps je fais semblant de ne pas le voir.

Rémy : dans la rue les gens qui me suivent pour demander des sous, je les ignore. Je fais semblant de ne pas les voir. Mais une fois ça m'est arrivé aussi, j'avais fait un beau geste et on avait fait semblant de ne pas m'avoir vu. Ça ne fait pas plaisir.

Gérard : une fois mon père rencontre avec un ami. Son ami lui dit bonjour et pas à moi. Il ne me répond pas. Il fait semblant de ne pas me voir.
Quand c'est comme ça je me sens lamentable.

Françoise S. : quand je vois Mathilda je passe, je fais semblant de ne pas la voir. Elle et moi on se surveille toutes les deux, on se regarde, je vois ce qu'elle fait, elle me regarde, quand je vais quelque part elle me suit, je vérifie ce qu'elle fait. Tu vois parfois elle regarde Arthur alors je me méfie d'elle.

Olivier K. : en tant qu'éducateur parfois je fais semblant de ne pas voir des évènements, ou des gens qui font quelque chose. Je n'interviens pas tout le temps dans la vie des gens.

Rémy : ce n'est pas mal qu'il n'y ait pas un œil qui te surveille tout le temps. Dans un hôpital et tout ça il y a des caméras partout et ça me stresse. Alors on saurait tout de moi. Un éducateur dans chaque pièce, je n'aimerais pas tellement.

Arthur : moi je préfèrerais un éducateur dans chaque pièce. Je pense que les gens seraient plus tranquilles. Je mettrais une caméra dans les pièces des équipes de vie.

Gérard : oui il y aurait moins de disputes. Et moins de vol aussi.

Jéromine : ça me stresse tout ça. Si je sais qu'on me regarde je me perds, je suis trop stressée.

Céline : qui me surveille ici ? Paulette peut-être ?

Rémy : ici on n'est pas des enfants quand même. Je fais ce que je veux, je me sens libre.
Moi ça me va comme ça.

Valérie : je me sens observée par Françoise. Mais ça me rassure.
Si je sais qu'on me regarde je suis rassurée.

Françoise S. : c'est Olivier P. qui me surveille. Et quand il n'est pas là c'est Lara. Et quand Lara n'est pas là … … ça pourrait être toi ?

Liliane : au bercail on me surveille quand même mais ça ne me dérange pas.
Ici aux Coquelicots on surveille moins qu'au Bercail, mais les éducateurs voient quand même ce qui se passe. Ils ne le disent pas toujours. Mais ils savent …

JORDAN